

ÉLÉNI YANNAKAKI

Les Chérubins
de la moquette

roman traduit du grec
par Marie Desmeures

ACTES SUD

*A Myrto et à Yassona,
pour tout ce qui reste à écrire.*

I

CEUX QUI VIVENT SOUS TON TOIT

6 h 50

Ceux qui vivent sous ton toit, voilà comment sa mère avait coutume de définir la notion de famille, ceux qui fréquentent ta salle de bains, précise-t-elle en paraphrasant la formule, y a pas à dire, ça réduit le champ – elle est entrée mais elle n’a pas fermé la porte, à quoi bon, elle n’a rien à cacher à son mari ni à ses enfants, du moins pour ce qui est de son corps. Ce sont bien les seuls à pouvoir légitimement la voir nue. Dans quelques instants, d’une minute à l’autre, ils vont tous se retrouver pour le regroupement matutinal, les yeux encore à moitié fermés, le pas incertain, et ils vont à nouveau déposer là leurs traces, comme chaque jour, les traces de leurs retrouvailles mais aussi celles de leur coexistence au sein de ce qu’on appelle aujourd’hui une famille : poils, cellules de peaux mortes, vestiges visibles et invisibles de toutes sortes d’excrétions et de sécrétions – un fatras de gènes vivants entremêlés qui viennent d’eux, qui viennent tous bien d’eux nom de Dieu, comme disait Phédon l’autre jour, s’efforçant par cette idée de trouver une sorte de boussole pour le guider dans l’une de ses récurrentes crises d’identité –, voilà, c’est exactement ce qui les lie les

uns aux autres dans cette maison ! Et dans cette salle de bains bien sûr. Elle n'y coupera pas, il faut qu'elle nettoie la salle de bains aujourd'hui.

Aujourd'hui elle va faire le ménage. Elle va utiliser à nouveau ces produits spécifiques qu'elle a achetés récemment et qui promettent monts et merveilles. Qui débarrassent, paraît-il, la maison de toutes les saletés, celles qu'on voit comme celles qu'on ne voit pas – surtout ces dernières. Parce que, contrairement à ce qu'on a cru jusqu'à maintenant en authentiques rationalistes, personne ne devrait se fier qu'à ses yeux, personne ne devrait être certain que ce qu'il voit existe, ou que ce qu'il ne voit pas n'existe pas. Même pour quelque chose d'aussi concret et d'aussi tangible qu'une maison. Et il n'est pas question là de métaphysique. Ni bien sûr d'architecture. Il s'agit tout simplement de science. Il existe ainsi – elle a beaucoup lu sur le sujet dernièrement, elle lit de façon compulsive tout ce qui lui tombe entre les mains et qui parle de ça – des tas et des tas de foyers de microbes, de parasites et d'acariens bien cachés dans des coins inimaginables, qui menacent notre santé à court ou long terme, et, nous, nous ignorons tout ça, agrippés à nos habitudes, avachis et confiants, sûrs d'être à l'abri. Même l'air que nous respirons dans la maison est pollué paraît-il : pas seulement à cause des gaz d'échappement qui pénètrent par les portes et les fenêtres mais aussi du fait d'une multitude d'autres substances et particules polluantes qui se développent exclusivement à l'intérieur. Elle va donc consacrer sa journée à faire le ménage dans la maison. Elle se sentira mieux ensuite, et pendant quelques jours. Au moins deux ou trois. Mais surtout aujourd'hui, c'est aujourd'hui qu'elle en a le plus

besoin. Elle se sent toujours en pleine forme dans une maison toute propre nettoyée par ses soins. Elle a l'impression d'être maîtresse de la situation, maîtresse des lieux. Pas dans le sens où on l'employait naguère, et plus récemment les féministes, ironiquement, à savoir la maîtresse de maison, la petite femme sans emploi du monsieur et tout ce que ça suppose – même si, il faut bien le dire, elle-même ne travaille pas. Elle entend par cette expression qu'alors tout est sous contrôle. Et surtout que c'est elle et seulement elle qui a le contrôle. Qu'elle est bien sûre, par exemple, que ce n'est pas la même éponge qui a été utilisée pour la cuvette des toilettes et pour le plan de travail de la cuisine ! Ce qu'elle a vu de ses yeux vu toutes ces années ! Et justement de la part de celles qu'on paie parce qu'on est bien obligé pour qu'elles tiennent la maison en ordre et fassent le ménage. Et surtout, ajouterait-elle, de la part des étrangères – les Albanaises, en particulier, lui ont donné du fil à retordre. Une horreur ! Elle se sent en sécurité ainsi, à l'abri. Elle et les siens. Une maison brillante comme un sou neuf, nettoyée de ses blanches mains, qui les étreint tous avec tendresse et chaleur, tant pis si ça sonne un peu mélo et démodé. On dit même que l'un des secrets de longévité des femmes tient à leur impression de diriger la maison. Pour la plupart d'entre elles, le monde se limite à leur maison. Il faut se rendre à l'évidence : elle ne fait pas exception à la règle. Elle va commencer par la cuisine, puis elle fera le séjour, ensuite les chambres à coucher – c'est le plus délicat dans une maison. Elle va insister dans les chambres, mais aussi sur les canapés et les fauteuils, parce que la poussière – et avec elle, bien sûr, toutes les bestioles qu'elle abrite et qui sont

beaucoup plus préoccupantes – prolifère de plus belle quasi immédiatement, en particulier sur ces matières-là. Elle doit rester sur la brèche, aux aguets, pour ne pas les laisser prendre l'avantage. Et vraiment, rien ne la tarabuste plus que d'imaginer que dans sa propre maison – et la maison, passe encore, mais jusque dans son lit, si c'est possible des choses pareilles ! – elle cohabite avec des micro-organismes qui se repaissent d'elle, de sa famille, de leurs corps à tous, de leurs cellules de peau morte, et qu'elle n'est en mesure ni de les voir ni de les exterminer. Au moins, les cafards, elle peut les voir, quoique ces derniers temps, fort heureusement, elle n'en ait croisé que dans son sommeil. Pas plus tard que la nuit dernière – il y a quelques heures en fait. Voilà qui est dit, on peut passer à autre chose !

Comme à son habitude, elle s'occupera de la salle de bains en dernier. La grande salle de bains bien sûr. Peut-être ce soir, quand ils auront tous terminé leur toilette, ou même une fois qu'ils seront couchés. Elle sera bien tranquille. Comme ça ils ne la dérangeront pas et elle ne les dérangera pas. Sa salle de bains – sa pièce préférée. Son boudoir, comme elle dit, son repaire à elle. Elle va s'en occuper bien comme il faut, la nettoyer avec le plus grand soin, à l'aide d'élixirs de jouvence dont elle a le secret, elle va faire disparaître la moindre trace de saleté des joints du carrelage, et tout autour des éléments sanitaires, afin d'être certaine que ce qu'elle voit est bel et bien tel qu'elle le voit – les surfaces lisses comme ça, quand même, ça aide beaucoup. D'ailleurs, chaque fois, elle s'efforce de considérer les lieux avec un regard décalé, ou, comment dire, avec un œil neuf, autant que possible, afin de voir ce que voit d'ordinaire un visiteur mais qui échappe

aux résidents qui sont habitués et familiers de la maison : afin de localiser et d'éradiquer le tartre qui se forme progressivement dans toute habitation datant de quelques années, en particulier sur les carreaux de la salle de bains et de la cuisine. Et d'ailleurs c'est bien là son éternel gros problème : plus ça va, plus elle aspire à la perfection dans son ouvrage, mais malheureusement elle ne voit pas bien, il reste toujours des bricoles, des saletés qui échappent à son regard. Il faut absolument qu'elle s'occupe du miroir, ceci dit elle ne perd jamais une occasion de lui passer un coup – son magnifique miroir de salle de bains, qui prend quasiment un mur entier et sur lequel la moindre goutte d'eau laisse une trace en séchant. Ensuite, bien sûr, comme toujours, elle va s'asseoir devant lui et elle va lui parler. Le dernier bilan du jour se tient devant le miroir de la salle de bains. Le visage fatigué, un peu pâle – elle est toujours pâle et défaite le soir, au-delà de 1 heure du matin – mais serein, en général, soulagé surtout à l'idée de la journée terminée, du Golgotha dépassé, chaque jour est un petit Golgotha à franchir, en se traînant à quatre pattes, les genoux en sang, en empruntant des chemins interminables, des kilomètres et des kilomètres à l'intérieur de sa propre maison, notamment à force d'entrer et sortir de la salle de bains, tout ça pour en arriver au même point, encore et encore : le visage collé au miroir, elle le nettoie, elle le tâte, enfonce son regard autant que faire se peut au plus profond des pores de sa peau – et juste après elle éteint la lumière. Et la revoilà au pied de la montagne dès le lendemain matin, derechef courbée, à genoux, épuisée, tout dépend du répit que lui a accordé la nuit – et ses rêves, ah ! ces maudits rêves ! A quoi

ressemblerait sa vie s'ils n'étaient pas là, comme elle-même serait différente... elle serait quelqu'un d'autre !

Cette nuit ça l'a reprise, des rêves qui la réveillaient, elle n'a pas pu souffler un instant – pff, à bien y penser que lui veulent-ils encore, qu'annoncent-ils donc, à ne pas la lâcher de la nuit, une fois de plus, mon Dieu, justement aujourd'hui ! Il faut pourtant bien qu'elle se calme, qu'elle ne démarre pas la journée comme ça, en pleine panique, restons cool, comme disent ses enfants, et zen, chaque chose en son temps, prenons-les une par une, toutes les obligations de la journée, quotidiennes ou pas, calmement et simplement, et la journée s'achèvera sans crier gare. Elle va voir ça. Elle doit se projeter au-delà de chaque instant, de chaque épisode, important ou pas, l'esprit tendu vers le soir qui finira bien par arriver, que rien ni personne n'empêchera d'arriver, vers la fin de tout ça, et ça va être tellement merveilleux quand le soir tombera, du moment qu'il tombe bel et bien, que les heures s'écoulent comme de l'eau, tranquillement et régulièrement.

Oh là là ! Mais qu'est-ce que c'est encore que cette tête, pleine de rougeurs et d'empreintes d'oreiller. A la voir ainsi, on jurerait qu'elle a dormi comme un bébé, du sommeil du juste comme on dit, tu parles ! Il va falloir un moment avant que les marques s'estompent mais heureusement elle ne sort pas. Car bien sûr elle se fiche de son apparence tant qu'elle est en famille, mais elle y est toujours attentive avec les autres. Ah ! les autres ! toujours les autres : que vont dire les autres, que vont penser les autres, comment les autres la voient ! Comment les autres vont-ils la juger ! c'est essentiel, ça.

Notre miroir, c'est les autres – elle se rappelle que Pétros lui avait dit ça un jour. Et une autre fois : la page blanche, miroir implacable, ne peut renvoyer que ce que tu étais – ou quelque chose comme ça. Séféris*, s'était-il empressé d'indiquer, Séféris, pas un mot de plus, comme s'il était évident qu'elle l'ignorait. Elle l'ignorait, en l'occurrence, mais s'était bien gardée de le lui faire savoir. Elle s'était contentée de hocher la tête, avec ce sourire évasif et flou qu'elle a coutume d'afficher quand elle veut noyer le poisson, promenant son regard comme une caméra qui ferait lentement le tour d'une pièce, et puis, ça ne prend pas, elle lui a dit sèchement, ça ne prend pas – du moins ça ne prend plus, s'est-elle hâtée de préciser. Ce qui signifie que ses énigmes et ses symbolismes ne l'intéressent pas. Et qu'elle n'est pas comme lui un littéraire qui se délecte d'exégèses métaphorico-philosophiques et qui balance des citations poétiques à la moindre occasion. Et surtout, a-t-elle insisté, elle ne passe pas son temps à donner des leçons, les mots c'est du vent, rien de plus. Elle, c'est une femme à l'esprit pratique. Pour elle, elle se rappelle qu'elle lui avait dit ça de l'air décidé de celui qui s'est passionné pour la question pendant des années – et pour ce qui est d'avoir l'air, elle s'y connaît –, ce qui compte dans la vie c'est l'apparence extérieure du miroir, pas ce qu'on y voit à l'intérieur. Même si, nonobstant, elle veille à ce que ses miroirs soient dépouillés, justement pour cette raison, complètement invisibles : elle trouve que c'est absolument plus esthétique ainsi

* Poète, Georges Séféris (Smyrne, 1900 – Athènes, 1971) a reçu le prix Nobel de littérature en 1963. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

et surtout plus fonctionnel. Mais en fait ça, comme beaucoup d'autres choses, elle ne se souvient pas si elle le lui a dit ou si elle l'a juste pensé, sur le moment ou un peu plus tard. Pareil pour les moquettes : elle ne se rappelle pas si elle lui en avait parlé. Qu'elle voulait s'en débarrasser. C'était décidé déjà depuis quelques mois – les derniers mois. Et par une curieuse coïncidence – voyez-vous ça ! – l'entreprise est venue les enlever justement ce fameux jour. Comme s'il n'y avait pas d'autre jour que celui-là, ou comme si lui avait choisi cette date intentionnellement, pour qu'à cause de ça elle n'oublie jamais les moquettes ! Ou bien l'inverse : pour que chaque fois que Maria songe à l'arrachage des moquettes elle ait automatiquement une pensée pour Pétros. Elle a étiré ses lèvres vers l'arrière, c'est à peine si elle parvient à sourire. Hum, ce n'est pas un sourire, ça, c'est une grimace ! Quelle galère ! Même son visage ne lui obéit pas, à croire qu'il a son propre dieu. Son propre rythme de vie.

Son visage : les lèvres, les paupières, les yeux, identiques à ceux qu'il voyait, lui, autrefois, avec ses yeux à lui – des yeux enfoncés, un peu bridés comme les Chinois – mais plus maintenant. Il ne la voyait jamais à cette heure matinale bien sûr. Seul Phédon a ce privilège, qu'il partage avec elle, cela va sans dire, exclusivement dans son miroir. Elle aimerait beaucoup être en mesure de voir ce que lui voyait, tout au moins extérieurement, de son angle de vue à lui – il lui semble qu'elle s'aimerait davantage si elle y parvenait. Mais quel est cet angle de vue et comment pourrait-elle y arriver ? Et après on vient te raconter que la réalité est avant tout accessible

par le regard. N'importe quoi ! Et ça n'a rien à voir avec la science. Ou peut-être que si après tout.

Elle a vraiment bien fait de balancer toutes les moquettes, un an qu'elle en est débarrassée. C'était il y a un an, jour pour jour. D'abord et avant tout, quel gain de temps ! Elle en prend conscience chaque fois qu'elle fait le ménage. Aussitôt dit, aussitôt fait ; ça n'a pas traîné, elle se rappelle très bien. La meilleure idée qu'elle ait eue, incontestablement. Un an tout juste et elle sent bien la différence. Elle respire enfin, tout le monde dans la maison respire, au sens propre, quoi qu'en pensent amis et connaissances qui prétendent qu'elle se fait des idées, et Phédon n'est pas le dernier, qui lui dit qu'elle est vraiment à l'ouest si elle croit être à l'abri de cette manière – elle ferait mieux de se protéger d'elle-même, oui ! En tout cas, c'est un changement radical, il peut toujours causer ; c'est bien connu, les moquettes et les tapis sont les lieux de prédilection des acariens dans une habitation. Elle admet volontiers qu'avec de la moquette une maison semble plus chaleureuse, plus *cosy*, comme disait Mike. Quand on marche, c'est sans bruit, quand on est pieds nus, on les sent s'enfoncer dans une tiédeur moelleuse à chaque pas. Mais elle s'en passe très bien, sans façon. Il lui suffit de penser à tout ce qui peut se cacher là-dedans, d'imaginer qu'elle abrite au cœur de chez elle une véritable bombe biologique qui explosera tôt ou tard. D'ailleurs Phédon souffre régulièrement ces dernières années d'une rhinite allergique, dûment diagnostiquée par le médecin, sans parler de cette toux bizarre qu'il traîne depuis plus longtemps encore. Quant à la crise

d'asthme de Markos, deux ans auparavant, la seule à ce jour heureusement, elle était probablement due à un foyer allergène niché ici même. Ne nous leurrions pas, la plupart des problèmes dans la vie, *a fortiori* pour un enfant – ce qui la préoccupe davantage, pour être sincère –, des maladies aux accidents – et elle passe sur les troubles psychologiques, la liste est longue ! –, viennent de la maison. Non, elle ne veut plus jamais de moquette chez elle, ni rien qui puisse constituer de près ou de loin un foyer de contamination. Certaines décisions doivent être prises une bonne fois pour toutes. Point à la ligne.

Un an s'est écoulé depuis le décès de Pétros !

La voilà donc, la phrase, joliment ficelée, lâchée de bon matin, chaude comme un croissant à peine sorti du four, une phrase avec ses liquides et ses sifflantes, conjuguée au passé composé, temps de l'accompli – elle s'est enfin agencée dans sa tête, cette fichue phrase, comme si elle venait tout juste de la lire sur une feuille de papier ou même en face d'elle, émergeant du miroir de sa salle de bains. Elle était tapie tout ce temps d'ailleurs, depuis qu'elle a ouvert les yeux et même avant, elle en est sûre, elle lui dévastait la cervelle, cette phrase – cette phrase, cette image, cette pensée, ce sentiment, cette sensation physique, elle ne saurait dire au juste, ou peut-être un peu tout cela à la fois, noué bien serré juste en dessous du sternum –, elle tournoyait sans relâche et refusait d'émerger, de se couler dans le moule de la syntaxe entre une majuscule et un point final. Elle-même se refusait à la formuler, se contentant de l'épier du coin de l'œil, avec cette sensation boulochée de malaise diffus

comme celle d'un estomac lourd qui pèse malgré tout sur un profond sommeil. Elle se le disait à elle-même depuis la veille, demain cela fera un an que Pétros est mort, et même depuis l'avant-veille, après-demain cela fera un an que Pétros est parti – OK, OK, c'est bon, elle a appris sa leçon ; elle, elle est bien vivante et c'est ce qui compte ! Et qui sait, après tout, peut-être que Pétros n'a jamais existé, c'est bien ce qu'elle se répète ces derniers mois ? Cette histoire lui paraît imaginaire, comme si elle l'avait lue quelque part, dans un roman par exemple, ou plus simplement dans la presse, comme si elle ne l'avait pas vécue dans sa chair. Rien ne prouve non plus qu'il n'était pas un perfide mirage de plus, le fruit de son imagination – on ne vit aujourd'hui qu'avec des illusions et des mirages, encore une des phrases fétiches de Pétros. Et avec des rêves. Il se peut qu'il n'ait été qu'un songe, oui, et pourquoi pas, après tout ? Un cauchemar comme celui de cette nuit, si présent qu'elle a l'impression de l'avoir vécu pour de vrai. Mais une chose est sûre ; elle, elle existe bel et bien ; pour preuve, elle se tient debout dans sa salle de bains, à l'aube d'un jour nouveau, et, tout bien considéré, elle se moque finalement de savoir si Pétros est mort ou pas ; elle a décrété qu'elle s'en fichait et elle ne laissera pas cette journée, ce fameux anniversaire, la faire changer d'avis ; tant et tant de personnes meurent tous les jours, des amis, des connaissances et de parfaits inconnus – Vicky aussi ne va pas tarder à passer l'arme à gauche ; celui qui meurt cesse d'exister, il est effacé, annulé, ses yeux n'existent plus, ni même son regard. Ses mots demeurent, peut-être. Et de fait, comme elle a l'impression d'entendre sans cesse la voix de Pétros, ses paroles la hantent

depuis maintenant un an, depuis une année complète. Ce n'est pas faute de se répéter que c'était juste du blabla ! Ras le bol ! Ses mots, c'est une brise qui a soufflé, caressant au passage ce qu'elle pouvait, laissant un peu de sa fraîcheur, fugace et imperceptible, avant de se perdre à tout jamais. Et lui, c'est pareil. Mais, elle, elle est bien là, envers et contre tout, ici et maintenant, elle existe ; tiens, elle se touche, elle se pince, elle est vivante, entière, elle sent encore la chaleur du lit sur son cou, sous ses aisselles, la chaleur de la vie, là debout devant le miroir de la salle de bains, de sa salle de bains à elle ; c'est ici qu'elle est venue dès le réveil, avant même d'aller aux toilettes, les mains appuyées sur le rebord du lavabo et la vessie près d'éclater.

Elle l'a vidée avec empressement – quel soulagement !

Après tant de grossesses, elle a du mal à se retenir. Le pire, c'est la nuit, évidemment, puisqu'elle doit se lever au moins deux fois, et c'est tellement mais alors tellement exaspérant, particulièrement quand quelque chose la tracasse et que, dans la pénombre, les pensées enflent dans sa tête, elle peut toujours courir, ensuite, pour se rendormir... surtout si elle a fait juste avant un de ces rêves bizarres, comme celui de ce matin. Elle se lève alors sans tarder, quelle que soit l'heure, pour échapper au cauchemar.

Elle aurait bien voulu dormir davantage – elle a encore sommeil, elle a toujours sommeil, presque à longueur de journée, sept jours sur sept – mais impossible, elle n'a pas cette chance ! D'ailleurs les autres ne vont pas tarder à se réveiller, l'heure a tourné, il n'est plus vraiment tôt.